



Par
**CLAUDE
WEILL**

Poor lonesome Sarko

D'une seule phrase, à l'ironie assassine – « 6 millions de chômeurs, 100% de dette, le totalitarisme islamique, et le sujet majeur de la campagne des primaires, c'est le sort du maire de Pau... » –, François Fillon a flingué la contre-attaque de Nicolas Sarkozy contre Alain Juppé.

En difficulté dans les sondages, l'ancien Président pense avoir trouvé la martingale: pilonner ce qu'il croit être le point faible de son rival, son alliance avec François Bayrou, le traître, le renégat, l'homme qui a fait élire Hollande en 2012, celui dont les salles Les Républicains (LR) ne se lassent pas de conspuer le nom. Mais un studio télé n'est pas un meeting. L'offensive a fait pschitt.

Non seulement Juppé ne s'est pas laissé déstabiliser par cette « querelle subalterne », mais Nicolas Sarkozy, lâché par les autres protagonistes, y compris par Copé qu'on ne peut pas soupçonner de centrisme, a vécu là un grand moment de solitude.

En quoi le « moment Bayrou » offre bien un résumé de ce deuxième débat de la primaire de la droite et du centre ?

« Nicolas Sarkozy a cherché Alain Juppé ; il ne l'a pas trouvé, et s'est retrouvé cerné, attaqué de toutes parts. »

Le duel Juppé-Sarkozy n'a pas eu lieu. Plus exactement: Nicolas Sarkozy a cherché son

aîné; il ne l'a pas trouvé. Il entendait faire le procès de la ligne « centriste » du maire de Bordeaux et de son projet d'« alternance molle ». C'est lui qui s'est retrouvé devant un tribunal. Cerné. Attaqué de toutes parts. Sauf, ironiquement, par Alain Juppé, qui avait choisi la posture « *Moi, je suis au-dessus de ça* ».

Sans cesse renvoyé aux échecs de son quinquennat et à sa défaite de 2012, accusé de « velléité » et de « versatilité » par Jean-François Copé, de reniement par Bruno Le Maire, et de tous les péchés de la Terre par Nathalie Kosciusko-Morizet, l'ancien Président a dû passer son temps à ferrailer et se justifier.

Dans la moulinette des primaires, il n'est plus le « Président Sarkozy » mais un candidat parmi les autres. De plain-pied. Avoir été n'est pas un avantage. Plutôt un handicap. Nicolas Sarkozy peut bien montrer ses galons, invoquer son expérience sur le mode « *Moi j'ai été président, je sais de quoi je parle* », tenter de rabaisser ses rivaux en rappelant qu'ils étaient hier ses subordonnés ou ses obligés, rien n'y fait: il n'inspire plus ni peur, ni déférence. « *Tu as été une très bonne porte-parole* », lance-t-il, condescendant, à NKM. Et elle, du tac au tac: « *Justement, j'ai vu de près, et maintenant je suis candidate contre toi.* »

Quel sera l'impact sur les électeurs de la primaire ? Difficile à dire. Dans la dramaturgie télévisuelle, les spectateurs ont tendance à prendre parti pour celui qu'on attaque. La position du « héros solitaire », seul contre tous, va assez bien à Sarkozy. Il a souvent su en tirer avantage par le passé. Elle n'est pas forcément pour déplaire au peuple de droite, en tout cas à sa fraction la plus mobilisée, qui forme le cœur de cible de la primaire.

Mais cela promet à l'ex-Président un second tour très compliqué. Car ce qui crevait les yeux, jeudi soir, c'est que la plupart de ses concurrents, d'ores et déjà, jouent Juppé gagnant. Manifestement, c'est autant leur souhait que leur pronostic, qui explique pourquoi ils l'ont à ce point épargné. Comme on dit, en politique, il ne faut jamais insulter l'avenir. Quant à savoir s'ils ont vu juste... Réponse les 20 et 27 novembre.